

10-

**ABBAYES ET PRIEURES  
DE NORMANDIE**

**ABBAYE  
SAINT-MARTIN  
DE SEES**

## Avant-propos

### LISTE DES ILLUSTRATIONS

	Pages
L'abbaye Saint-Martin de Sées vers 1585.....	6
Plan de l'abbaye vers 1785.....	9
Le bâtiment des moines.....	12
Portail d'entrée et façade du logis abbatial.....	17
Le bâtiment des moines - <i>Façade orientale</i> .....	19
Le bâtiment des moines - <i>Façade occidentale</i> .....	21
L'église abbatiale vers 1585.....	25
L'église abbatiale - <i>Fenêtre romane</i> .....	27
L'église abbatiale - <i>Éléments d'arcature romane</i> .....	29

SEES, chef-lieu de canton et évêché de l'Orne, traversé par la rivière de ce nom, à quelques kilomètres de sa source, était autrefois partagé en :

*Bourg-l'Evêque*, au nord de la rivière, autour de la cathédrale et de la demeure épiscopale ;

*Bourg-le-Comte*, au sud-ouest, près du château féodal et de l'église Saint-Pierre ;

*Bourg-l'Abbé*, au sud-est, avec l'église Notre-Dame de la Place et l'abbaye Saint-Martin.

La « *Noble et royale abbaye de Saint-Martin de Sées* », rétablie au XIe siècle, richement et puissamment dotée, devint un centre spirituel et intellectuel dont le rayonnement s'étendit largement en France, en Angleterre et même en Espagne. Protégée et comblée par les comtes et ducs d'Alençon de la famille royale, elle réussit à se relever des ruines de la guerre de Cent Ans d'abord, des guerres de religion ensuite, et fut jusqu'à la Révolution « la plus considérable du diocèse de Sées » et « l'une des plus considérables de la congrégation de Saint-Maur ».

Les imposants bâtiments qui ont survécu, transformés en manufacture de tissage, en grand séminaire puis en centre hospitalier, cachés derrière les hauts murs de leur enclos, devinrent pratiquement inaccessibles au grand public. Aussi, le souvenir de l'abbaye s'est-il peu à peu estompé ; néanmoins, son glorieux passé lui mérite de figurer parmi les grandes abbayes normandes.

## HISTOIRE DE L'ABBAYE

A l'emplacement de l'abbaye existait un plus ancien monastère fondé, d'après la plupart des auteurs, par saint Evroult lui-même vers le VIIe ou VIIIe siècle, et ruiné par les invasions normandes.

*Cette « desolation dura jusques en l'an mil cinquante trois ou cinquante quatre que pour le grand bonheur de cette Maison, Yves de Belesme personnage tres pieux estoit Evesque de Seez lequel ayant une particuliere familiarité avec St Theodoric Abbe de St Evroult,... voyant proche de soy le Monastere de Saint Martin abandonné, conceut un grand desir de le remettre en son pristin estat et habité d'un bon nombre de Religieux de la Communauté de Saint Theodoric ».*

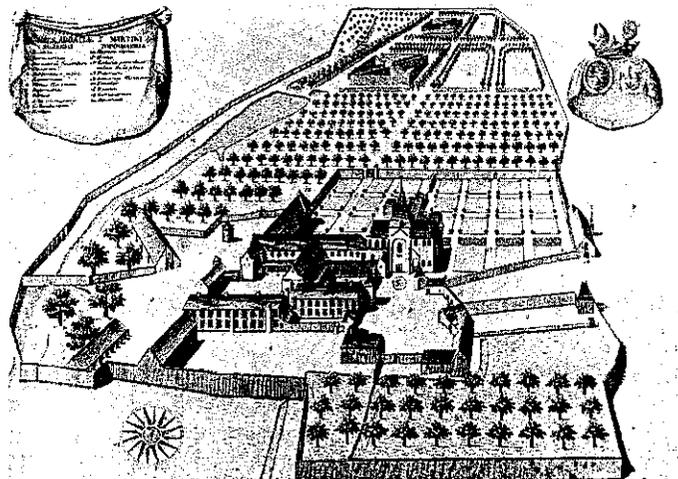
Le monastère détruit s'élevait sur des terres de la famille de Bellême, données en douaire à la nièce de l'évêque, la terrible Mabile, « haute à la main, fort violente et convoiteuse », comme l'a dépeinte Orderic Vital qui lui sera hostile ; en effet, par haine familiale envers les Giroie, protecteurs de St-Evroult, elle détestait les moines de cette abbaye.

Pour mener à bien son projet, l'évêque de Sées, fort occupé lui-même par la reconstruction de sa cathédrale incendiée huit ans plus tôt, en confia l'exécution au mari de son irascible nièce, Roger de Montgommery, vicomte du Hyëmois, issu d'une famille scandinave apparentée aux ducs de Normandie. Ce dernier était au contraire favorable aux bénédictins qu'il venait d'introduire à l'abbaye de Troarn ; il acquiesça et amena sa femme à ses vues. Ensemble, avec les conseils de l'évêque et l'incessant dévouement de l'abbé de Saint-Evroult, ils relevèrent le monastère ; de leur tout proche château de Sées, ils purent hâter les travaux. En 1056 ou 1057, les bâtiments étaient en état de recevoir quelques moines amenés de Saint-Evroult par leur abbé qui, faute de pouvoir lui-même les diriger, mit à leur tête un moine de Troarn, Robert, premier abbé de Saint-Martin de Sées.

En 1060, une chartre de Roger de Montgomery et de Mabile de Bellême consacrait cette restauration de l'abbaye, lui accordant, en plus de son propre domaine, de nombreuses terres, des bois, des moulins, des dîmes et revenus d'églises.

Vocations et donations affluèrent, assurant le développement spirituel et temporel de l'abbaye; c'était l'époque où les monastères étaient non seulement des centres religieux mais aussi des asiles de la culture, des arts et des sciences, en sauvant de la destruction et en recopiant maints documents relatifs à leur histoire, à l'Église et au royaume.

Roger de Montgomery, après la victoire des normands en Angleterre, reçut de Guillaume le Conquérant, en témoignage de ses valeureux services, plusieurs comtés anglais. Loin d'oublier les moines de Sées, il en fit venir à Shrewsbury pour y fonder une abbaye dont l'un d'eux, Fulchered, prit la direction; à celui-ci succédera un autre moine de Sées, Geoffroy, réalisant une présence sagienne de près de quarante ans. Mais, le rayonnement de Saint-Martin de Sées en Angleterre grandira encore,



(Photo Bibl. Nat. Paris)

L'ABBAYE SAINT-MARTIN DE SEES VERS 1585

D'après Dom M. GERMAIN, *Monasticon gallicanum*, 1683-1690, pl. 7.

lorsque Raoul d'Escure, son second abbé, contraint de s'y exiler, sera nommé évêque de Rochester, puis remplacera saint Anselme sur le siège archiépiscopal de Canterbury.

En plus des paroisses - il y en aura cinquante-deux - dont le curé était à la présentation de l'abbé de Sées, des églises avec leurs revenus étaient données à l'abbaye pour qu'elle y installe et entretienne sous sa dépendance des prieurés; tels furent les prieurés normands de Mesnilgoult en 1060, du Gast et de la Roche-Mabile en 1151, des prieurés manceaux de Saint-Pater et de Saint-Paul, du prieuré chartrain de Digny vers 1120, des prieurés anglais de Lancastré en 1094 et d'Arundel en 1150, du prieuré espagnol de Sainte-Croix de Tudela en Navarre vers 1130 avec confirmation en 1159 du pape Adrien IV.

Guillaume de Ponthieu, petit-fils de Roger de Montgomery, avait dès le milieu du XII<sup>e</sup> siècle rattaché la mouvance de l'abbaye au comté d'Alençon. Après la mainmise de Philippe-Auguste sur la Normandie, elle passa avec l'héritage des Bellême à la couronne de France et devint le siège d'une baronnie. Le roi saint Louis vint la visiter le 2 mai 1256 et confirma ses privilèges en 1267. Et, lorsque les comtes d'Alençon furent des apanagistes de la famille royale, de Pierre 1<sup>er</sup> en 1268 aux Valois qui lui succédèrent, l'abbaye fut plus encore comblée d'honneurs; ses abbés siégèrent aux séances de l'échiquier d'Alençon; elle-même reçut pour armoiries celles du comté: « D'azur à trois fleurs de lis d'or, deux et une, et une bordure de gueules chargée de huit besants d'argent ».

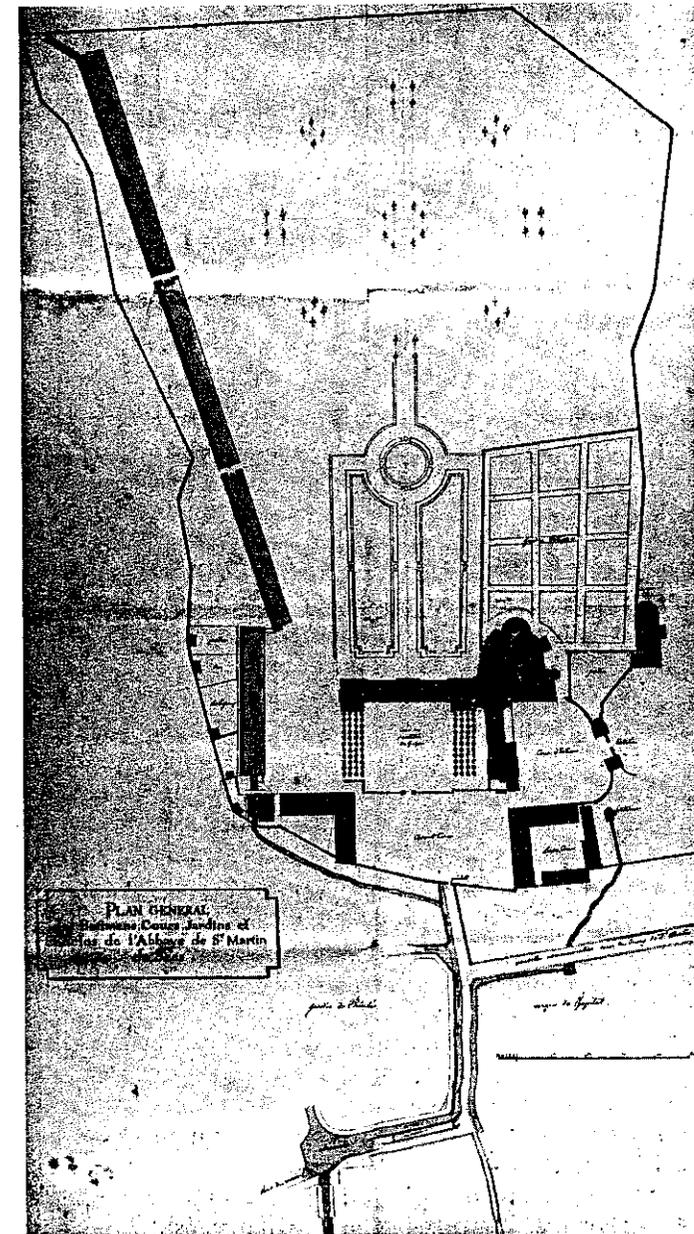
La guerre de Cent Ans mit un terme à cette période de grandeurs et de richesses. Sées fut envahie et pillée à plusieurs reprises de 1353 à 1364 par les troupes anglaises. Simultanément, bâtiments et fermes de l'abbaye furent « presque ruinés et brûlés et les moines réduits à la dernière nécessité ». La nef de l'église abbatiale fut détruite. Les titres et chartes disparurent; aussi le régent du royaume, futur Charles V, en 1359 et Charles VI en 1391 décidèrent-ils par lettres patentes que toute preuve de possession depuis quarante ans suffirait à rétablir les droits de l'abbaye. Les évêques de Sées, la voyant « réduite en un si pitoyable état et si accablée de dettes », lui accordèrent en 1372 et en 1409 divers revenus d'églises, l'ermitage de Chaumont, les dîmes de Mieucxé, Semallé,

Condé-sur-Sarthe et le prieuré de Courtomer. Les comtes d'Alençon, pour la prémunir contre de nouvelles attaques, l'autorisèrent à fortifier sa façade orientale et l'abside de son église, puis ils prescrivirent aux paroisses voisines, notamment en 1411 et en 1412, de faire le guet et d'assurer la garde de l'abbaye.

En 1415, comme il en avait exprimé le désir en témoignage de son attachement à Saint-Martin de Sées, le corps de Jean Ier d'Alençon, mort à Azincourt, y fut rapporté pour être inhumé « sans mausolée » dans une chapelle du déambulatoire.

Les Anglais chassés en 1450 et la paix revenue, les moines réparèrent petit à petit leurs bâtiments; le cloître fut achevé en 1479; la nef ne fut pas reconstruite. Le pape Sixte IV intervint pour la restitution de leurs biens.

Toutefois, aux approches de la Renaissance, l'évolution des esprits et des mœurs ne prédisposait plus guère aux rigueurs de la vie monastique; la ferveur initiale s'était attiédie. En outre, les abbés étaient nommés par le roi et la commende se généralisait, enlevant aux communautés toute direction spirituelle effective. Mais en 1508, Louis XII donna l'abbaye de Sées au cardinal Philippe de Luxembourg, évêque du Mans, déjà nanti des abbayes de Jumièges et de Saint-Vincent du Mans. Or, loin de se contenter de la seule perception des revenus, le cardinal n'eut de cesse que d'y rétablir la discipline et l'esprit bénédictins; il décida donc, comme en 1502 pour son abbaye du Mans, de l'unir à l'abbaye de Chezal-Benoît et, malgré l'opposition de quelques vieux moines, l'union se fit le 19 mars 1511. L'abbaye de Chezal-Benoît, au diocèse de Bourges, s'était soumise depuis 1490 à une stricte observance de la règle primitive; elle avait même substitué aux abbés nommés à vie des abbés élus pour trois ans par le chapitre général de la congrégation qu'elle formait avec les monastères associés. Une telle disposition excluait toute mise en commende; touché par la vie édifiante de ces moines, François Ier leur concéda ce privilège que la congrégation s'empressa de faire confirmer par une bulle du 1er décembre 1516 du pape Léon X.



(Photo. Arch. départ. de l'Orne)

PLAN DE L'ABBAYE VERS 1785

Cf. La Ville de Sées en 1785 (P. et Ch. et Soc. Hist. Arch. Orne 1911)

Désormais, à toute tentative royale de passer outre à ce privilège et de mettre en commende une des cinq abbayes de la congrégation de Chezal-Benoît, celle-ci réussit chaque fois, au moins jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, à lui faire échec en invoquant le document papal. Ainsi en fut-il pour Saint-Martin de Sées, en 1570 lorsque Charles IX la donna à son demi-frère, le Grand Prieur de France, en 1589 lorsque Henri IV la donna à l'abbé de Beuvron; les nominations furent annulées, le privilège fut confirmé.

Entre-temps, la guerre avait repris, guerre intérieure, cruelle et dévastatrice, opposant catholiques et protestants. A la mi-carême de 1562, les troupes de l'amiral de Coligny pillèrent Sées et son abbaye. Les moines s'étaient à peine réinstallés qu'en septembre 1568, « le lendemain de la Nativité », « un orage nouveau plus violent sans comparaison que le premier vint fondre sur l'abbaye » : Gabriel de Lorge, comte de Montgomery après avoir acquis ce titre de la famille de Longueville, était arrivé à la tête d'une bande de huguenots déchaînés qui saccagèrent les bâtiments, brisèrent les statues puis, ayant entassé les stalles du chœur, y mirent le feu; « par cet embrasement la tour bastie sur la croisée fut tout à fait brûlée et les cloches fondues ». Dès qu'ils le purent, les moines revinrent et travaillèrent avec ardeur; l'abbé Jean du Pont récupéra le métal pour de nouvelles cloches; l'abbé Le Gras entreprit en 1571 « la réparation de la grosse tour à laquelle quantité d'ouvriers massons et charpentiers travaillèrent incessamment »; le 23 mars 1580, le maître-autel fut consacré; en 1581, l'abbé Michel Jodio fit « tailler et dorer la contretable ».

La Contre-Réforme catholique suscita en France au XVII<sup>e</sup> siècle un grand élan de ferveur et de foi; des ordres religieux se créèrent, les anciens s'amendèrent. Pour les bénédictins, ce renouveau fut animé par la congrégation de Saint-Maur, constituée en 1618, érigée en 1621. Louis XIII avait alors envisagé de confier les cinq abbayes de Chezal-Benoît au cardinal de Richelieu; mais, sur le refus de Rome d'entériner un tel cumul, des négociations s'engagèrent pour les intégrer à cette congrégation de

Saint-Maur. Le transfert de Sées eut lieu le 2 mai 1636, la prise de possession solennelle le 14 juillet suivant, non sans incidents car, contestataires, « les anciens avaient enlevé jusqu'aux serrures des portes ».

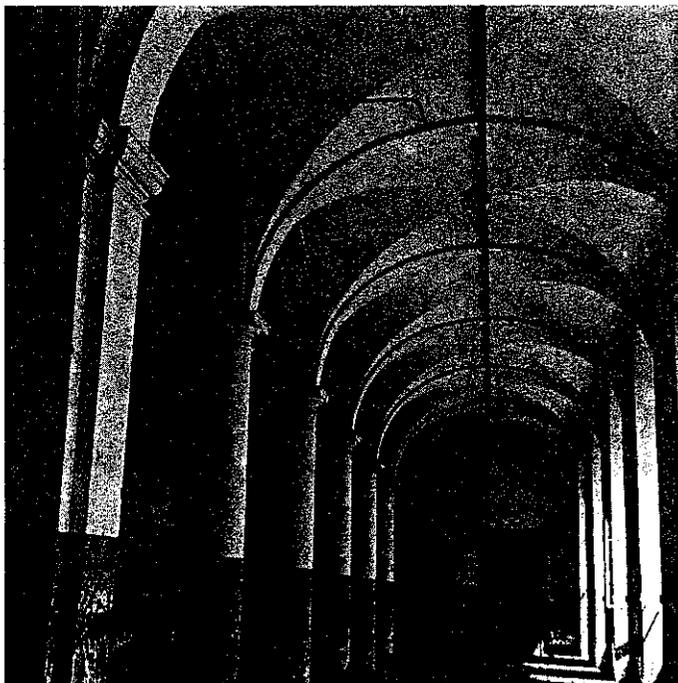
C'est dans l'église de Saint-Martin de Sées que le 13 juillet 1664 l'abbé de Rancé, le réformateur de la Trappe, reçut la bénédiction abbatiale.

En accueillant les abbayes de Chezal-Benoît, la congrégation de Saint-Maur avait maintenu leurs statuts particuliers et notamment la triennalité de leurs abbés; la bulle de Léon X fut respectée par Louis XIII, par Louis XIV, par Louis XV au moins jusqu'en 1763 lorsque, au début de cette année-là, le roi voulut étendre son droit de nomination à ces abbayes et commit à l'examen de la question « six juristes de la capitale et des commissaires de son Conseil »; « tous les avis s'étant trouvés favorables, les brevets de nomination furent expédiés le 17 décembre 1763 ». La congrégation protesta, mais en vain.

A Saint-Martin de Sées, était nommé Louis-Etienne de Foy, le seul abbé commendataire, au sens mercantile du terme, que l'abbaye ait eu à supporter. Prêtre du diocèse de Bourges, l'abbé de Foy avait poursuivi des études de diplomatique à Saint-Germain-des-Prés; grand érudit et travailleur acharné, il avait publié en 1748 une traduction estimée des lettres de l'ambassadeur de Ferdinand II près de Soliman en trois volumes, en 1752 un traité des deux puissances, opposition du sacerdoce et de l'empire, et préparait une « Notice des diplômes, chartes et actes relatifs à l'histoire de France »; seul, le premier tome des années 33 à 841, in-folio de 623 pages, parut en 1765. Les frais d'édition et la mévente de tels livres trop austères pour l'époque, un grand train de vie le ruinèrent et son mobilier fut vendu en 1758; la mort d'un cousin, chanoine de Meaux, lui permit d'obtenir cette prébende qu'il dut résigner en 1759. Alors, le roi, ému de sa détresse, lui accorda une rente de 20 000 livres, l'abbaye de la Garde-Dieu, près de Cahors, qu'il échangea plus tard contre celle, également cistercienne, de la Croix-Saint-Leufroy au nord d'Evreux, et enfin en 1763 l'abbaye de Sées.

L'impécunieux abbé ne voyait dans cette nouvelle abbaye que ses énormes ressources dont il devait percevoir les deux tiers. Aussi, en dépit d'amabilités épistolaires, ses rapports avec le prieur claustral et les moines sagiens, d'ailleurs fort rusés et même retors, ne furent-ils qu'une longue suite de procès qui n'était pas encore achevée en 1788. La Révolution y mit un terme; l'abbé se signala à la municipalité de Sées pour sa pension en février 1793, et mourut nonagénaire vers 1798.

Avec la crise des vocations, l'abbaye dépérissait; il avait été même décidé en 1784 qu'à la mort du commendataire la mense abbatiale serait rattachée à celle de l'évêché. Elle ne comptait plus guère qu'une dizaine de moines; toutefois, l'inventaire de 1791, avec les nombreux



(Photo. Arch. départ. de l'Orne)

LE BATIMENT DES MOINES

Promenoir intérieur

livres, manuscrits, «cartes géographiques», ouvrages scientifiques trouvés dans les cellules et la bibliothèque, atteste jusqu'à la fin de la grande activité religieuse et intellectuelle de l'abbaye.

Après l'expulsion des moines, leur mobilier fut vendu le 15 octobre 1791; leurs bâtiments, «biens du clergé», furent de même mis en vente; une première offre, le 17 juin 1791, de «la maison et enclos, non compris l'église» au prix de 60 000 livres ne trouva pas d'acquéreur; le 23 novembre suivant, l'évêque constitutionnel Le Fessier obtint leur affectation à son séminaire constitutionnel.

Le 6 Messidor an IV — 24 juin 1796 — l'ensemble des bâtiments fut vendu pour 109 950 F aux citoyens Plet de Beaupré, ancien notaire à Sées, et Légat, l'un et l'autre députés au corps législatif; ils associèrent à leur achat, l'abbé Grégoire, évêque constitutionnel du Loir-et-Cher et futur membre du Sénat conservateur, et, s'ils ne parvinrent pas à s'entendre sur leur participation financière respective, ils s'accordèrent sur la récupération des matériaux, à commencer par la démolition de l'église.

Passant par Sées, le fabricant de toiles Richard, qui cherchait alors à implanter des tissages de coton, mesura l'intérêt de ces grandes bâtisses; il fit cesser les démolitions et acquit, avec son associé, Lenoir-Dufresne, la ci-devant abbaye, le 15 Brumaire an XI — 5 novembre 1802 —, pour la somme de 45 000 F. Les deux industriels installèrent aussitôt deux cents métiers à main et cent machines à tisser mues par un moulin à eau aménagé dans le promenoir des moines; le cloisonnement intérieur du grand bâtiment avait été abattu.

La manufacture connut un grand succès que vantait fort en 1806 le comte Roederer dans un rapport à l'empereur; puis elle périclita et il fallut vendre. Les bâtiments passèrent en diverses mains, à celles enfin du banquier Laffitte qui lui aussi, après une période brillante, eut des difficultés; il dut tout remettre en vente en 1834. L'évêque de Sées, Mgr Saussols, fut alors sollicité d'en faire l'acquisition afin d'y installer son grand séminaire; les hésitations vaincues, l'affaire fut conclue pour 100 000 F;

les séminaristes pénétrèrent dans leur nouvelle maison en octobre 1835. Une chapelle fut construite à l'emplacement de l'ancien chœur des moines et fut consacrée en 1873.

Après les lois de séparation et l'expulsion des séminaristes le 14 février 1907, les bâtiments servirent de centre hospitalier, comme hôpital de blessés et de convalescents, pendant la première guerre, puis comme sanatorium; depuis 1936, ils appartiennent à la Sécurité sociale qui en a fait d'abord un préventorium et désormais un institut médico-pédagogique pour enfants inadaptés.

## DESCRIPTION DE L'ABBAYE

«Un enclos de vingt arpents, un bon air et un gros revenu rendroient ce monastere un des plus considerables de la Congrégation, si les Lieux reguliers et même l'Eglise dont la nef est detruite etoient entierement renouvellez». Du décor que décrivait ainsi en 1678 Dom Jouvelin dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale, et que peu après, vers 1685, a représenté Dom Germain dans son *Monasticon gallicanum* - voir planche I -, rien ne subsiste pratiquement plus, si ce n'est l'enclos lui-même et sa quinzaine d'hectares. Les bâtiments conventuels ont été magnifiquement reconstruits au XVIIIe siècle; la vieille église, fortifiée et si souvent réparée, a disparu pendant la Révolution et il n'en reste que de rares et peu apparents vestiges.

### A - Les bâtiments conventuels

Il est probable que, ici comme dans d'autres abbayes, les deux nouveaux bâtiments, celui de l'abbé et des hôtes, celui des moines, ont été au moins en partie reconstruits sur les fondations des anciens. Ceux-ci, tels qu'ils étaient encore au XVIIe siècle, étaient groupés autour du cloître, réédifié une dernière fois en 1479 à son emplacement initial au flan nord de la nef disparue; à l'ouest s'élevait la maison des hôtes, ancienne infirmerie; au nord la bibliothèque et le réfectoire; à l'est le grand dortoir des moines, accolé au transept de l'église et dont le rez-de-chaussée était occupé par les salles voûtées du chapitre et du parloir, puis des locaux de service donnant sur la cour des cuisines. A l'extrémité du grand dortoir se trouvait le logement de l'abbé.

Ces bâtiments ne répondaient plus aux récentes prescriptions de la congrégation de Saint-Maur dont les constitutions de 1637 et 1646 remplaçaient les dortoirs collectifs par des cellules individuelles; «selon l'habitude moderne concernant l'honnêteté et afin que les Frères puissent s'exercer plus librement aux oraisons et autres exercices spirituels, le dortoir est divisé en cellules de telle sorte que chacun dorme seul dans sa propre cellule»; et

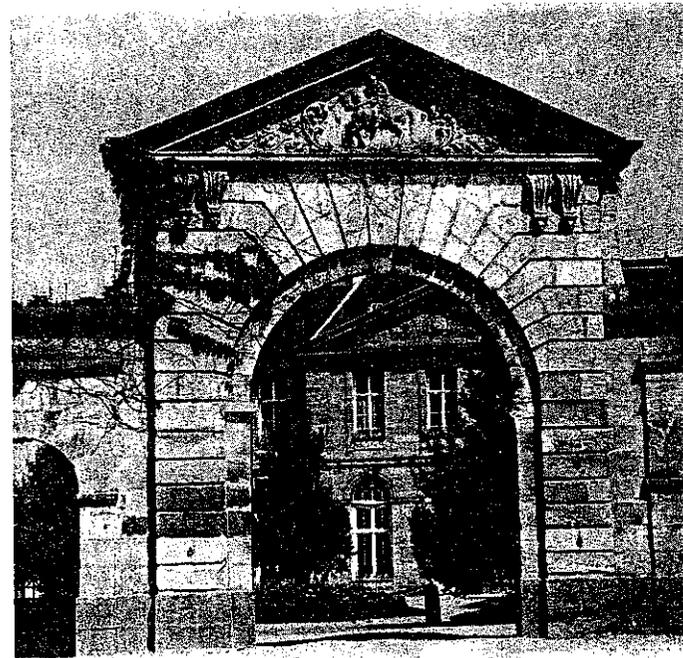
ces cellules devaient avoir au minimum trois mètres sur trois. Cette réorganisation entraînait un important allongement des bâtiments et pratiquement la nécessité à terme de les reconstruire. A titre transitoire, le dortoir de Sées fut partagé en vingt minicellules de part et d'autre d'un couloir central.

Un tel «aggiornamento», dirait-on aujourd'hui, était strictement soumis à l'approbation du supérieur général de la congrégation qui jugeait de son opportunité au regard de la situation financière de l'abbaye, de la conformité des plans aux règles fixées afin d'assurer à la fois la commodité, la sobriété et la régularité des nouvelles constructions.

A la fin du XVIIe siècle et pendant le premier tiers du XVIIIe, quatre des anciens abbés de Sées devinrent supérieurs généraux de la congrégation; de ce fait, la riche abbaye a peut-être été choisie pour appliquer, voire expérimenter, certaines conceptions hardies de l'architecture mauriste. L'abbaye prit alors l'aspect qu'elle conservera jusqu'à la Révolution, comme le montre un plan de 1785, voir *planche II*.

#### *Le portail d'entrée*

Reconstruit sur place, en contrebas de la petite place herbue du Friche-Saint-Martin, il se compose d'une porte charretière, flanquée de deux portes piétonnes, puis de deux pavillons à façades carrées surmontés d'une haute toiture et d'une non moins haute cheminée, et enfin de murs en hémicycle; le tout en constituait ainsi un ensemble monumental pour accueillir les hôtes avec solennité - voir *planche IV* -. La porte principale, en plein cintre, aux pierres bien appareillées avec lignes de refend très accusées, est dominé par un fronton triangulaire reposant de part et d'autre sur deux consoles. La face avant de ce fronton, brisée à la Révolution et refaite pour le grand séminaire, est ornée d'un bas-relief signé Mottin, assez banal, représentant saint Martin en cavalier romain donnant la moitié de son manteau à un pauvre; la face arrière, dans sa simplicité d'origine, porte les armes bénédictines, PAX et les trois clous de la Croix entourés de la Couronne d'épines, ainsi que le millésime en partie effacé de 1704.



(Photo. Arch. départ. de l'Orne)

PORTAIL D'ENTREE ET FAÇADE DU LOGIS ABBATIAL

#### *Logis abbatial et maison des hôtes*

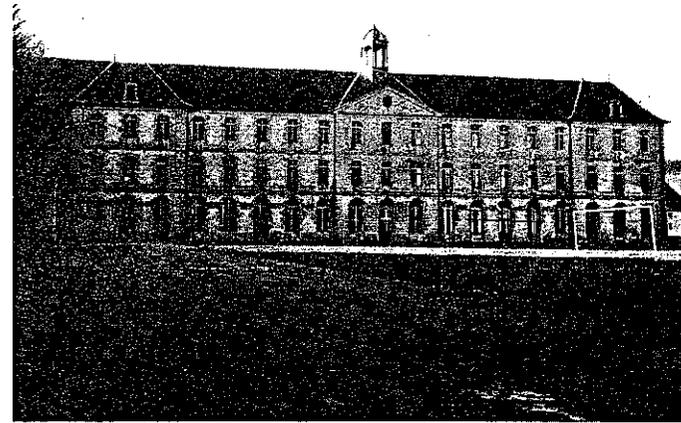
Le plus petit des deux nouveaux bâtiments comprend un rez-de-chaussée surélevé à dix fenêtres rectangulaires et deux niveaux, l'un également à fenêtres rectangulaires, l'autre sous un comble à la Mansart avec des lucarnes; il se termine à l'ouest par un pavillon carré ayant les mêmes trois niveaux, mais avec des fenêtres en plein cintre au rez-de-chaussée. C'était là, dans ce pavillon, qu'était le logis abbatial; car la hantise de la commende incitait la congrégation, même pour ses abbayes jouissant du privilège de Chezal-Benoît, à éloigner l'abbé le plus possible des moines et à le mettre au plus près de la porte.

Vis-à-vis du portail d'entrée et plaqué sur la façade sud du logis abbatial, a été élevée après coup une charmante construction de style Régence, telle que nobles et grands bourgeois de l'époque eussent pu tout aussi bien en faire bâtir à leur usage; elle se compose, sur deux niveaux, d'un pavillon central et deux courtes ailes en léger

retrait. La partie centrale a trois ouvertures en plein cintre avec clés sculptées de rocailles au rez-de-chaussée, et trois autres rectangulaires à l'étage; il est surmonté sur toute sa largeur par un fronton triangulaire avec, au milieu de volutes et de rocailles, des traces d'armoiries martelées à la Révolution mais où se distinguent encore une couronne, une crosse et, assez anormalement, un chapeau de prélat; un grand comble d'ardoises à forte pente, accolé à celui du logis abbatial, surplombe cette façade. Chaque aile a deux fenêtres rectangulaires par niveau et une toiture moins élevée. La porte centrale a gardé ses vantaux d'origine en bois aux larges moulures arrondies de la Régence et de superbes ferrures intérieures; une porte de la façade latérale a également son ancienne menuiserie. En dehors du vestibule, les pièces de cette façade n'étaient occupées que par des locaux de service : porterie, parloir, magasin, etc...; cela confirme leur adjonction ultérieure au bâtiment de l'abbé et des hôtes.

Du vestibule, on accédait par un escalier de sept marches, encore existant, à l'appartement abbatial, situé au rez-de-chaussée du pavillon arrière, et composé d'une salle de réception, d'une antichambre, d'une chambre avec alcôve; les deux premières pièces, bureau directorial et secrétariat de l'actuel institut médical, sont restées presque intactes; la salle de réception, pièce d'angle à quatre fenêtres, possède toujours la belle cheminée Régence en marbre brun-rouge et une taque Louis XIV aux grandes armes de France qui sont probablement celles de l'inventaire de 1791, mais elle a perdu ses deux trumeaux «à figure en plâtre et cadre en bois doré». Là et dans l'antichambre, des boiseries ont remplacé au XIXe siècle «le papier collé sur toile au-dessus d'un lambris à hauteur d'appui» qui tapissait tous les locaux d'habitation de l'abbaye. De la chambre de l'abbé, il ne reste rien sauf une très jolie petite porte de service sur la galerie avec ses moulures compliquées de la Régence.

Le reste du bâtiment a été presque entièrement transformé; il était autrefois occupé par les chambres des hôtes, placées sous le vocable d'un saint dont l'abbaye possédait des reliques : saint Laurent, saint Vincent, sainte Luce, ...; elles étaient desservies par des galeries qui, après avoir contourné le transept de l'église débouchaient sur le grand escalier du bâtiment des moines.



(Photo Arch. départ. de l'Orne)

#### LE BATIMENT DES MOINES

*Façade orientale*

#### *Le bâtiment des moines*

Cette construction, d'une grandiose austérité et de conception typiquement mauriste, représente dans l'évolution des tendances architecturales de la congrégation au XVIIIe siècle un essai de regrouper en un seul bâtiment toutes les activités quotidiennes des religieux en dehors de l'église.

Prolongeant au nord le transept de l'église sur l'emplacement de l'ancien dortoir, ce bâtiment mesure environ 76 mètres de longueur, 16 mètres de hauteur sous la toiture et 11 mètres de largeur au centre, 16 mètres aux ailes. Il se compose de trois niveaux; comme dans la plupart des abbayes mauristes, les ouvertures du rez-de-chaussée sont en plein cintre avec encadrements, ici sans moulures, joints deux à deux à la naissance des arcs par un bandeau analogue; disposition destinée, selon Louis Hautecœur, à évoquer les arcades d'un cloître. Un autre bandeau horizontal très sobrement décoré sépare ce niveau des deux étages dont les fenêtres ont des linteaux légèrement arqués.

La *façade orientale*, la grande façade vis-à-vis des jardins, analogue à celles de Saint-Etienne de Caen et Saint-Ouen de Rouen, se compose de trois pavillons à trois ouvertures par étage, unis entre eux par deux corps de bâtiment à cinq ouvertures par niveau et légèrement en retrait, (voir *planche V*). Le pavillon central est surmonté sur toute sa largeur par un fronton triangulaire orné au centre par un œil-de-bœuf formant cadran d'horloge et sur les côtés par les mêmes volutes et rocailles que le fronton du logis abbatial; chaque pavillon latéral est marqué par une simple lucarne. Un grand comble d'ardoises moyennement élevé couvre l'ensemble, accusant les saillies des pavillons et dominé au centre par un campanile ajouré afin de rappeler le caractère religieux de l'édifice; sur cette façade correspondant aux cellules des moines émergeaient de cette toiture, à chaque entre-fenêtres, des souches de cheminées aujourd'hui disparues mais figurant encore sur une carte postale des années 1910-1920.

La *façade occidentale* présente les mêmes caractéristiques que la précédente, avec un corps central et deux ailes en retour, ayant respectivement par niveau treize ouvertures pour l'un et trois ouvertures plus une sur les murs de refend pour chacune des deux autres. L'envers du comble de l'autre façade recouvre celle-ci, marquant seulement les deux ailes et sans aucune cheminée sur le corps central, là où se trouvaient les corridors de desserte des cellules; une seule lucarne portant un cadran d'horloge se dresse au milieu de cette toiture (voir *planche VI*).

Sur la *façade nord* a été reporté le traditionnel balcon de l'architecture mauriste; il regarde vers la campagne. Qu'importe! Il ne fallait pas détruire la sévère grandeur des deux autres façades. De même composition que celle-ci, elle compte trois ouvertures par niveau; la rangée du centre élargie est encadrée d'une sorte de portique avec, au rez-de-chaussée, des pilastres de chaque côté de la porte, au premier étage, un balcon en fer forgé Louis XV dont la dalle est supportée par des consoles, une haute baie en plein cintre éclairant les deux étages, et sur le tout un étroit fronton triangulaire uni.



(Photo. Arch. départ. de l'Orne)

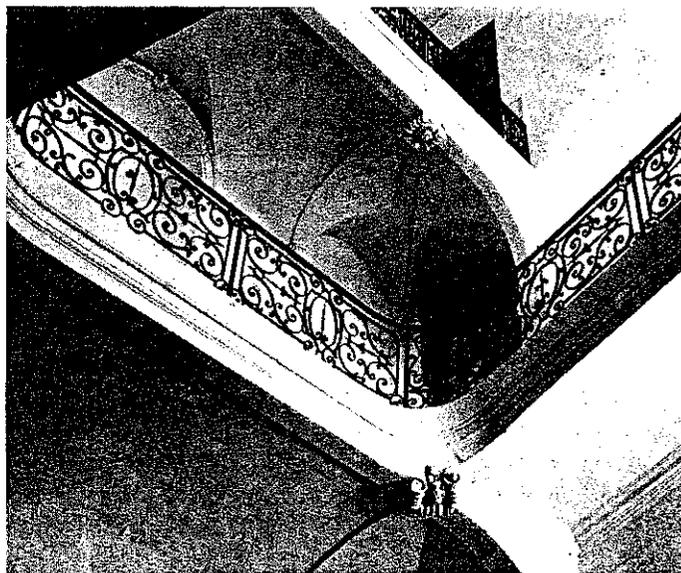
#### LE BATIMENT DES MOINES

*Façade occidentale.* — (Maurey d'ORVILLE, 1829)

*L'intérieur du bâtiment des moines*, par sa conception et son utilisation, pose par contre de nombreuses énigmes. La disposition des locaux est si différente de ce que les structures extérieures laisseraient supposer, qu'il est permis de se demander si les plans n'ont pas été envoyés d'office par le supérieur général et tant bien que mal adaptés sur place.

Alors qu'à Saint-Etienne de Caen le cloître était encore bâti à l'extérieur des bâtiments, et qu'à Saint-Ouen de Rouen il sera intégré au rez-de-chaussée de l'abbaye, ici, il est non seulement incorporé mais transformé en *promenoir clos* à double galerie voûtée reposant au centre sur une ligne de treize colonnes et deux piliers doriques (voir *planche III*). Pourquoi ce cloître est-il si long qu'il déborde d'une travée sur le pavillon nord et de deux travées sur le pavillon sud, annulant presque l'habitabilité du rez-de-chaussée? Le reste du pavillon nord est occupé par deux pièces, l'une carrée à quatre fenêtres dont la porte sous le balcon, l'autre à trois fenêtres dans l'aile en retour et qui a conservé une voûte plate et une corniche décorée de fins modillons; quelle était leur destination, ainsi isolées à l'extrémité du bâtiment?

Le reste du pavillon sud est occupé par *l'escalier*, escalier monumental sur cage carrée fréquent dans les abbayes de cette époque. Mais pourquoi son emprise ne s'étend-elle pas suivant l'usage à la totalité de ce pavillon? Peut-être, l'architecte local l'en a-t-il partiellement sorti afin de pouvoir accrocher les travées de cet escalier sur le mur nord et les contreforts du transept de l'église, comme il est encore actuellement facile de le constater. Quoiqu'il en soit, l'escalier de Saint-Martin de Sées est remarquable par son élégance; il donne l'impression de tenir en équilibre dans le vide; en fait il repose sur des arcs placés en équerre au droit de chaque palier (*voir planche VII*). Une rampe en fer forgé Louis XV d'une grande légèreté court tout au long des deux travées; sur chaque palier, des grilles également en fer forgé Louis XV ornées au tympan des armes bénédictines donnaient accès aux corridors des cellules. Sur un mur de la cage d'escalier, une plaque de marbre gris, apposée au XIXe siècle, rappelle la visite du roi saint Louis le 2 mai 1256.



(Photo. Arch. départ. de l'Orne)

LE BATIMENT DES MOINES

Escalier

La presque totalité des cloisons intérieures a disparu pour les besoins de la manufacture Richard-Lenoir. Toutefois, le très méthodique inventaire d'août 1791 permet de bien resituer, au premier étage, la salle du chapitre près de l'escalier et à côté l'appartement du prieur claustral, plus loin et au centre l'appartement des anciens abbés, au second étage du pavillon nord la bibliothèque. Par contre, il est impossible d'imaginer la dizaine de pièces du rez-de-chaussée signalées dans cet inventaire : réfectoire, petite et grande salles à manger, cuisines, office, dépense, salle de compagnie aux huit fenêtres, ..., sans admettre que les moines ont été amenés à cloisonner et même, dans les locaux de service, à entresoler leur immense promenoir dont, d'ailleurs, l'inventaire ne fait pas état. Ainsi, à Sées, l'expérience mauriste pour n'avoir pas suffisamment tenu compte des contingences matérielles avait échoué, et c'est la suppression du cloisonnement pour les machines de Richard et Lenoir qui a fait réapparaître le promenoir initial.

*A quelle date et par qui* ont été élevés ces nouveaux bâtiments conventuels? Aucun document ne semble avoir été conservé ou retrouvé qui relate soit l'établissement des projets, soit l'approbation du supérieur général, soit le financement et l'exécution des travaux. De nombreux auteurs, depuis un siècle, ont estimé que le millésime de 1704 sur le portail d'entrée marquait l'achèvement des travaux. Il est cependant impossible d'attribuer au règne de Louis XIV, même finissant, le bâtiment des moines et la façade du logis abbatial; ceux-ci présentent en effet à la fois les caractéristiques du style de la Régence et les signes d'une évolution déjà très avancée, même à titre expérimental, des conceptions architecturales mauristes. Une réponse est probablement fournie par le nécrologe de l'abbaye du Bec dont un extrait a été publié par R. N. Sauvage; de ses indications, il ressort que l'abbé Jean Pomponne de Sainte-Marie aurait fait construire les nouveaux bâtiments de Sées de 1720 à 1739; ce moine fut effectivement abbé de Saint-Martin de 1720 à 1726 et, à la fin de son second triennat, il a pu garder la direction des travaux avant de partir pour le Bec. Si le bâtiment de l'abbé et des hôtes couvert d'un comble à la Mansart peut-être plus ancien et remonter au début du XVIIIe siècle, par contre, pour les deux autres, ces dates 1720-1739, à

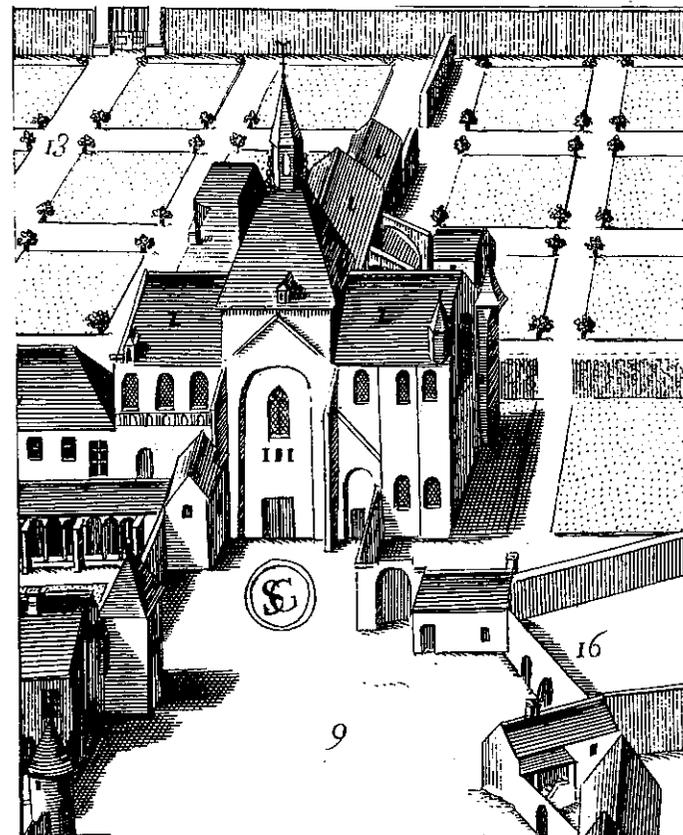
défaut d'une documentation plus précise, devraient être adoptées comme étant les plus vraisemblables, en rapport avec celles des abbayes mauristes voisines et celles des constructions civiles de la même époque.

## B - L'église abbatiale

Rien n'apparaît pratiquement plus de l'ancienne église abbatiale démolie entre 1796 et 1802, si ce n'est le talus circulaire qui dessine encore le pourtour de l'abside, et quelques éléments de murs dissimulés dans les constructions du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Aucun document n'a apporté jusqu'ici le moindre renseignement sur les dimensions et l'aspect général de l'église primitive. Il est probable que l'abbé de Saint-Evroult en a posé les fondements et commencé la construction entre 1053-54, décision d'Yves de Bellême de restaurer le monastère, et 1056-57, arrivée de la première communauté bénédictine; il est probable aussi que le riche et puissant Roger de Montgomery en a hâté la réalisation avec vigilance à un rythme comparable à celui des deux grandes abbayes caennaises et qu'à sa mort, en 1094, l'église était achevée au moins dans son gros-œuvre.

Quand la nef a-t-elle disparu? L'un des auteurs du manuscrit de la Bibliothèque nationale avouait en 1654 que «la nef ayant été depuis longtemps détruite de sorte que maintenant le temps et la cause en sont tout à fait ignorés»; Dom Jouvelin situait sa ruine pendant l'incendie de 1568, mais il a fait erreur, car les récits détaillés de cet incendie et l'inventaire de 1583 n'en ont pas parlé. La date de 1353 donnée par les mémoires de Calimas, curé de Courtomer, écrits en 1754, semble la plus plausible, car elle correspond à la première et la plus violente des incursions anglaises qui pillèrent et saccagèrent la ville de Sées. Toutefois, une nef romane avec ses murs épais peut avoir été gravement détériorée par des pillards sans pour autant être abattue; il n'est donc pas exclu que son effondrement ait été lié à une instabilité de ses fondations, comme en a été menacée la cathédrale sur l'autre rive de l'Orne. Quoi qu'il en ait été, le service paroissial de Bourg-l'Abbé étant assuré par la proche église de Notre-Dame-de-la-Place, la situation financière de l'abbaye ne permettant pas de bâtir une autre nef, on se contenta de monter un mur pour obturer la croisée.



(Photo Bibl. Nat. Paris)

L'ÉGLISE ABBATIALE VERS 1585

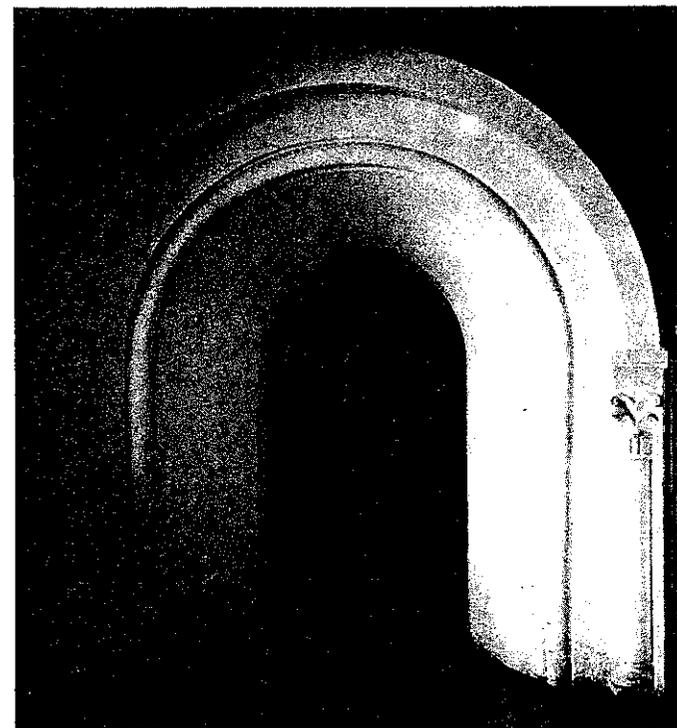
D'après Dom M. GERMAIN, *Monasticon gallicanum*, 1683-1690, pl. 7.

Après le grand incendie de 1568, les moines réparèrent les dégâts et vers 1580 l'église avait pris l'aspect qu'elle gardera jusqu'à la Révolution; une vue générale de Sées, dessinée en 1777 et reproduite par la Société historique et archéologique de l'Orne en 1914, le confirme en faisant bien apparaître les superstructures de cette église accolées à celles du bâtiment des moines. Mais c'est surtout l'agrandissement de la gravure du *Monasticon gallicanum* qui permet le mieux de retrouver les particularités architecturales de cette église (voir planche VIII); le méticuleux dessin de Dom Germain fait en effet découvrir :

- 1. La *tour* bâtie sur la croisée du transept, carrée et massive, clocher et non tour-lanterne comme dans beaucoup d'églises romanes normandes; elle a pu être brûlée et superficiellement décapée par l'incendie de 1568, mais le gros-œuvre a subsisté; autrement les traces de la nef auraient disparu;
- 2. La *nef* dont on décèle effectivement le souvenir avec l'arc-doubleau en plein cintre qui la raccordait sans décrochement à la croisée du transept, haute de 50 pieds, soit 16 m, et au-dessus le solin de sa toiture à double pente; en bas et à droite du contrefort destiné à étayer la tour, il n'est pas impossible que le petit arc en plein cintre avec le solin d'une toiture très inclinée ne corresponde au bas-côté méridional;
- 3. Le *transept nord*, élevé de 16 m comme la croisée; il montre une rangée de trois fenêtres hautes, une arcature aveugle, une fenêtre basse rasant la toiture du cloître. La fenêtre basse et une partie de l'arcature aveugle ont échappé à la pioche des démolisseurs et sont encore là; ignorées de la plupart des historiens ou traitées sans importance par les autres, elles ont été révélées à l'attention générale par un article de Mlle Th. Mercier dans le bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne en 1957:
  - la *fenêtre basse*, en plein cintre, dont l'ouverture se trouve au niveau du plancher du premier étage du bâtiment des moines, soit à environ 6 m du sol de l'église; sur la face intérieure du transept, actuellement dans la bibliothèque de l'ex-séminaire, elle s'élargit par un très vaste ébrasement terminé par une voussure torique unie puis par une voussure plate reposant sur deux colonnettes à chapiteaux romans primitifs (voir planche IX);
  - les éléments de l'*arcature aveugle* sont dissimulés dans les combles du bâtiment des hôtes, aujourd'hui direction de l'institut médical; leur base est sensiblement au niveau du plancher du second étage du bâtiment des moines, soit à près de 11 m du sol de l'église; ces éléments s'étendent sur une largeur de 6 m et se composent de treize colonnettes de 15 cm de diamètre, hautes avec leurs chapiteaux de 173 cm, espacées d'environ 40 cm, et réunies de deux en

deux par des arcs entrecroisés; leurs chapiteaux, tous différents, à palmettes, à rinceaux, à entre-lacs, sont comparables à ceux de la Trinité et de Saint-Nicolas de Caen et remontent vraisemblablement à la fin du XI<sup>e</sup> siècle ou début du XII<sup>e</sup>; il s'agit bien là d'éléments de l'église primitive (voir planche X).

- 4. Le *chœur* dont on n'aperçoit que les parties hautes et les arcs-boutants reconstruits au XVI<sup>e</sup> siècle; il mesurait 16 m de profondeur et 11 m de largeur, garni de chaque côté de quatorze stalles hautes et dix stalles basses; il était surélevé de six marches par rapport à la croisée, au transept et au déambulatoire; les chapelles situées au nord de ce déambulatoire



(Photo. Arch. départ. de l'Orne)

L'ÉGLISE ABBATIALE

Fenêtre romane du transept nord. — Face intérieure

paraissent surchargées par une construction massive, «en forme de chateau, on voit encore les casemates où se retiroient les soldats et audessus les chambres où demeuroient les ducs pendant la guerre».

La sacristie, pour des raisons de commodité probablement, avait été aménagée, dès avant le XVIIe siècle, et elle le restera jusqu'en 1791, dans l'ancienne chapelle des ducs d'Alençon, une des premières du déambulatoire nord. C'était là qu'en 1415, après sa mort à la bataille d'Azincourt, avait été inhumé sans mausolée le *duc Jean Ier d'Alençon*. Peut-être, dans cet emplacement singulier, les révolutionnaires ont-ils ignoré cette sépulture et ne l'ont-ils pas violée. Si l'on compare les plans anciens et actuels, on voit que le mur nord de la chapelle construite pour le séminaire repose sur les fondations de cette partie du déambulatoire; par suite, s'il est encore là, le cercueil du premier duc d'Alençon se trouve près des murs nord et ouest de la chapelle.

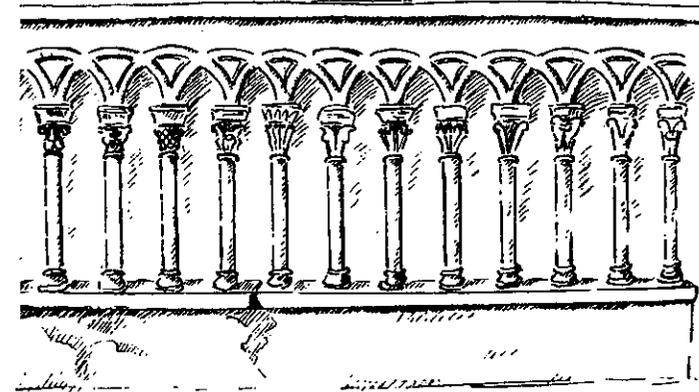
Des fouilles surveillées devraient être entreprises à cet endroit et sur toute la surface occupée autrefois par l'église abbatiale dans le but de retrouver non seulement ce cercueil, ceux des abbés ou autres personnalités, mais également la base des murs et des piliers de l'église, en particulier celle de la nef et de la façade occidentale qui, n'ayant pas été reconstruites, sont dans leurs positions primitives. Ainsi, serait-il possible de reconstituer le plan de cette église du XIe siècle dont les proportions connues, la qualité de la fenêtre et de l'arcature entrecroisée encore existantes, démontrent avec certitude qu'elle a dû «être fort belle».

### C - Cours et jardins

Une description de l'abbaye ne saurait passer sous silence ses cours et jardins en tous temps très admirés. Un des auteurs du XVIIe siècle écrivait à leur sujet : «L'enclos de cette maison est fort spacieux contenant en son (circuit) environ sept cens six toises quatre pieds ou bien en tous vingt cinq arpents de terres. Il y a six belles grandes cours, un grand clos nommé les Garennes fort bien planté, ... le verger et les jardins de la fontaine, les

grands jardins à herbes potagères où sont aussy plantés de belles treilles, partie de raisin noir, partie de muscat, c'est le plus (beau) qui soit trouvé dans ce pays de bien loin à la ronde».

Cette enthousiaste description ne trouva pas d'écho auprès des moines du XVIIIe siècle qui, devant leur bâtiment reconstruit, établirent un jardin à la française, canalisèrent l'Orne, et surtout à la place des garennes plantèrent une très curieuse charmille circulaire avec des allées radiales en forme de roue, déjà visible sur le plan de 1785, et dont la plupart des ormeaux plus que bicentenaires verdissent encore chaque année.



(Photo. Arch. départ. de l'Orne)

### L'ÉGLISE ABBATIALE

Eléments d'arcature romane entrecroisée sur le mur extérieur du transept nord (Dessin autorisé Th. Mercier (S.H.A.O. 1957))

### D - Epaves de l'abbaye

Que subsiste-t-il de l'abbaye en dehors des bâtiments eux-mêmes?

Avec beaucoup de vraisemblance, l'abbé Baret, curé de Notre-Dame-de-la-Place, a estimé que les bas-reliefs de son église provenaient de l'abbatiale dont ils auraient été retirés dès 1791 :

— d'abord, les douze panneaux montrant des scènes de la vie du Christ et qui seraient ceux que fit faire l'abbé Michel Jodo en 1581 pour la contretable «où sont

représentées avec beaucoup d'artifice la naissance, la vie et la passion de Notre Seigneur. Pierre Pissot dit le tyran d'Alençon et Pierre Hardouin d'Andely sur Seine firent voire par cet ouvrage qu'ils étoient très habiles en leur art et François Dionis assisté de ses deux fils Julien et Michel natifs de la ville de Fresnay au pays du Maine ayant donné du pinceau une nouvelle beauté à tant de personnages qui y sont représentés, se firent admirer de ceux qui venoient rendre leur adoration dans ce temple»; la présence au bas du panneau de la Nativité d'un abbé agenouillé et de deux bénédictins est certes une justification d'origine;

- ensuite, les panneaux de la tribune d'orgue, car «le mesme Hardouin fit les personnages qui sont du côté du Pere Abbé».

Par contre, du mobilier, des tableaux, des tapisseries, des vaisselles d'Angleterre et de Strasbourg, inventoriés en août 1791 et vendus en octobre suivant, il semble que, s'il en existe quelque part, aucun objet n'ait pu être identifié.

Livres et manuscrits, retrouvés en si grand nombre à la bibliothèque et dans les cellules du monastère, furent rangés puis répertoriés à l'initiative de l'évêque constitutionnel Le Fessier et par lui-même après sa démission. Des livres sont à la bibliothèque municipale de Sées, d'autres à celle d'Alençon, notamment ceux qui concernent les travaux de l'Académie des Sciences. La liste de soixante manuscrits établie à la fin du XVIIIe siècle était loin d'être complète un siècle plus tard; mais onze d'entre eux sont à la bibliothèque d'Alençon; quelques-uns répartis à Paris, Berne, Leyde; un plus grand nombre à l'évêché de Sées, en particulier le «livre blanc», cartulaire original de l'abbaye Saint-Martin de Sées, et surtout les deux volumes in-folio d'une Bible du XIe siècle, écrite en lettres très soignées, «elegantissimis apicibus exarata», et que l'évêque de Sées, Pierre Duval, emporta au concile de Trente; fort admirée et vénérée par les pères de ce concile, elle fut appelée depuis «Bible du concile de Trente» et constitue un des fleurons de la bibliothèque de l'évêché.

## CONCLUSION

Ce rapide exposé n'a d'autre but que de rappeler le grand passé de l'abbaye Saint-Martin de Sées et de montrer combien sont injustifiés l'oubli ou l'indifférence qui l'entourent actuellement.

La médecine moderne n'a pu s'accommoder de vieilles bâtisses aux intérieurs sans cloisons; des bâtiments mieux adaptés aux besoins des jeunes handicapés ont été construits à la place des anciens communs, à l'ouest du portail d'entrée. Par suite, si le logis abbatial et des hôtes, occupé par la direction et l'encadrement de l'Institut, est très bien entretenu, le grand bâtiment des moines par contre, faute des crédits indispensables, est laissé à l'abandon; sa toiture fléchit, portes et fenêtres sont en partie brisées ou arrachées, les vitres sont pour la plupart cassées. La chapelle du séminaire, typique du riche et «triumphaliste» XIXe siècle, transformée en salle de sport, n'est guère en meilleur état.

Une entente devrait intervenir entre les Monuments historiques, puisque l'abbaye est classée, et la Sécurité sociale pour que, tout en préservant la destination hospitalière des lieux et la sécurité de l'Institut médico-pédagogique, il soit possible, après les réparations les plus urgentes, de trouver un emploi des bâtiments inutilisés et de les rendre accessibles à un plus large public.

Enfin, les fouilles déjà suggérées pourraient être entreprises après accord des services intéressés; peut-être permettraient-elles de redécouvrir, comme il y a moins d'un siècle à l'abbaye de Saint-Evroult, un riche passé qui dort sous terre, et d'apporter les éléments historiques et archéologiques qui manquent encore pour une étude complète de l'abbaye Saint-Martin de Sées.

Philippe DESCHAMPS

## BIBLIOGRAPHIE

### a) Sources manuscrites

*Histoire de la Royale abbaye de Saint-Martin de Sées*, anonyme de 1654, suivie de *Mémoires sur l'Abbaye Saint-Martin de Sées*, par Jacques TOUVELIN de 1678 (manuscrit français n° 18953 de la Bibliothèque nationale);

*Histoire de la Noble et Royale abbaye de Saint-Martin de Sais*, par Dom CARROUGET de 1654 (bibl. mun. d'Alençon, fonds La Sicotière et copie de l'évêché de Sées);

Documents des Archives départ. de l'Orne, séries H et Q;

Procès entre l'abbé de Foy et les religieux de Saint-Martin de Sées 1764-1788 (Archives nationales S 3304);

Affaire de Chezal Benoist (Dossiers Rohaut de Fleury, manuscrit 1606 de la Bibliothèque nationale);

Démêlés financiers entre les acquéreurs de la ci-devant abbaye de Sées (bibl. mun. d'Alençon, fonds La Sicotière).

### b) Sources imprimées

ORDERIC VITAL, *Historiae Ecclesiasticae*;

Dom MARTENE, *Hist. de la Congrégation de Saint-Maur*, II, 1635;

*Gallia Christiana*, XI, 1680;

P. J. ODOLANT-DESNOS, *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon et sur ses Seigneurs*, 1787;

H. FISQUET, *La France pontificale, Sées*, vers 1865;

L. DUVAL, *Bibliothèques et musées de l'Orne pendant la Révolution* (S.H.A.O. bull. 1884 et ss.);

H. OMONT, *Catalogue des manuscrits des bibl. publ., Alençon*, 1887;

P. BARET, *Abbaye Saint-Martin de Sées; Eglise Notre-Dame de la Place*, 1895;

A. ROSTAND, *L'œuvre architecturale des Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur en Normandie*, 1940;

L. HAUTECŒUR, *Histoire de l'Architecture classique en France*, III, 1943;

TABOURIER, *Le grand séminaire de Sées*, 1953; *L'abbé L. E. de Foy* (S.H.A.O. 1928);

Th. MERCIER, *Derniers vestiges de l'église abbatiale de Saint-Martin de Sées* (S.H.A.O. 1957);

L. MUSSET, *Normandie romane*, 1965; *L'art roman dans l'Orne* (Art de Basse-Normandie 1975).